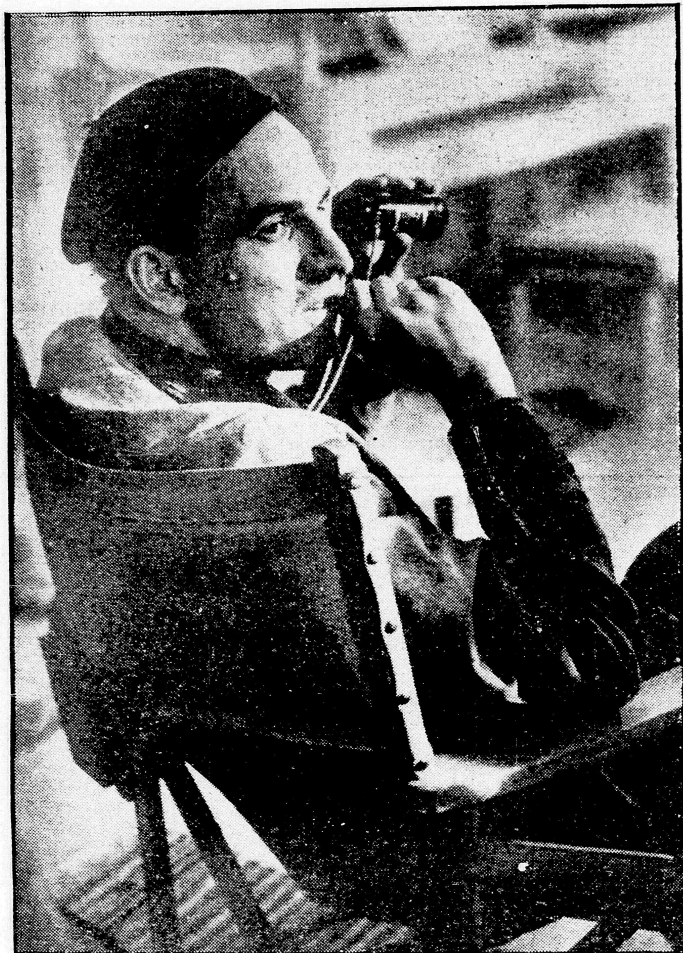




INGMAR BERGMAN
« ...et l'homme cherche Dieu. »

CINÉMA

A quoi sert Bergman ?

● « *Les Fraises sauvages* », un film qui conduit au fond du problème.

ALLONS. Il faut se résoudre à aborder le problème « Bergman » au fond, et peut-être à choquer, car le réalisateur suédois dont le dernier



INGRID THULIN
Des images de mort

film, « *Les Fraises sauvages* », sort à Paris après avoir récolté une moisson de récompenses, domine en ce moment le cinéma mondial.

Le film plaira, aux spectatrices plus qu'aux spectateurs, aux fanatiques du cinéma plus qu'à ceux qui ne limitent pas à l'écran le champ de leurs émotions intellectuelles et artistiques.

C'est l'histoire d'une solitude, celle d'un vieil homme de 78 ans, médecin renommé, qu'une succession de rêves singuliers contraint à explorer son passé.

Tout le film se déroule entre le moment où le docteur Borg est assailli à l'aube par son premier rêve, s'éveille, part en voiture avec sa bru en direction de la ville où il doit recevoir une haute distinction honorifique, assiste à la cérémonie et s'endort.

Pendant le voyage, les épisodes réels — trio de jeunes auto-stoppeurs recueillis en cours de route, petit accident, visite à la mère du docteur, confidences de la bru — alternent avec les fragments de rêve que le vieillard secrète dès qu'il s'assoupit. Mosaïque techniquement irréprochable d'où il ressort que le vieil homme a vécu à l'abri d'une carapace d'égoïsme, de froide sagesse, de sécheresse, qui l'a tenu spectateur plus qu'acteur de la vie.

Et qu'est-ce que la vie selon Bergman ? Se donner et donner. Essentiellement : faire des enfants. (Il met d'ailleurs sa théorie en pratique, puisqu'il a lui-même cinq ou six enfants naturels, de cinq ou six femmes différentes, chacune de ses liaisons ne semblant avoir pour lui de sens que si elle produit un enfant.)

Deuxième âge

La solitude à laquelle l'être humain est condamné et dont il ne saurait s'arracher que par la procréation passionnée, est un thème quasi obsessionnel dans l'œuvre du réalisateur suédois. Il rejoint l'angoisse de la mort et toutes les interrogations d'ordre métaphysique auxquelles le commun des hommes n'échappe pas plus qu'Ingmar Bergman.

Il paraît cependant évident que ce dernier les aborde d'autant plus démuné qu'une éducation austère l'a précipité dans la révolte contre la foi religieuse (son père était pasteur) et qu'aucun humanisme ne baigne son pays, sa culture.

Enfin, si à l'angoisse féminine il répond : « Des enfants, ayez donc des enfants... », à l'angoisse masculine la réponse est moins évidente. Il a peut-être lu Nietzsche : « La femme cherche l'homme et l'homme cherche Dieu ».

Tel qu'est son dernier film, qu'il considère comme son chef-d'œuvre, il fera certainement vibrer une fibre profonde chez ceux que sa philosophie sommaire, qui emprunte pour s'exprimer des symbolismes d'école primaire, n'irritera pas.

Mais, pour en juger objectivement, c'est le cinéma lui-même qu'il faut remettre en question.

Il y a cinquante ans, il n'existait pas. Il y a vingt ans, c'était encore le privilège d'un petit nombre de savoir se servir de l'écriture cinématographique, voire de la créer, d'en inventer les signes, la grammaire, les accords de participe.

Aujourd'hui, le plus médiocre des réalisateurs sait écrire cinéma. N'importe quel élève de l'I.D.H.E.C. a vu assez de films, depuis son enfance, pour connaître, sans les apprendre longuement, les règles du langage. Un film écrit proprement n'est plus, à aucun titre, remarquable, pas plus qu'un roman sans faute d'orthographe ou de syntaxe.

Alors, entrant dans son deuxième âge, le cinéma a produit ses grands stylistes. On peut préférer, en littérature, le style de François Mauriac à celui de Giraudoux et celui de Giraudoux à celui d'Aragon ou inversement. Ils se situent en tout cas hors de l'écriture simplement correcte au regard des règles.

On peut, à l'écran, préférer Ingmar Bergman à Jean Renoir ou inversement. Il reste certain que Bergman possède un style admirable, personnel, qui atteint à une réelle perfection formelle.

Qu'il s'agisse du rythme des images et de leur composition, de la façon dont il obtient de ses interprètes qu'ils traduisent le maximum avec la plus grande économie de moyens, de l'usage qu'il fait du son, des ombres

et des lumières, il est peut-être, aujourd'hui, le premier.

On pourrait multiplier les exemples de sa maîtrise et nul ne mériterait plus que lui les longues exégèses spécialisées. C'est un maître. Et le profane, même s'il ne décèle pas toutes les subtilités des « *Fraises sauvages* », ne saurait demeurer insensible à l'harmonieux langage des images. (Les oreilles françaises seront, aux premières minutes, heurtées par la rocailleuse mélodie du suédois, mais, très vite, on s'accoutume.)



BIBI ANDERSSON
Des fragments de rêve

Reste à savoir ce que, en son état actuel, le langage cinématographique peut exprimer.

Il peut sans aucun doute, avec le même bonheur que la littérature : — raconter une histoire (« *Le Salaire de la peur* », « *En cas de malheur* ») ;

— procurer des satisfactions purement esthétiques (« *Une Vie* ») ; — recréer une atmosphère (tous les grands films de guerre et, dans un tout autre esprit, « *Le Beau Serge* ») ;

— témoigner (« *Le Quatrième Homme* », « *Nuit et Brouillard* ») et cristalliser un moment de l'époque (« *Les Tricheurs* »).

Un instrument grossier

Il peut aussi, en traduisant dans son langage une grande œuvre littéraire (« *Le Rouge et le Noir* », « *Guerre et Paix* ») et, dans un autre ordre d'idée, « *La Symphonie pastorale* », « *Le Diable au corps* ») ne point la trahir dans l'esprit et susciter chez des millions de spectateurs le désir de faire connaissance avec l'œuvre originale et donc se transformer en véhicule de culture.

Mais Jean Renoir lui-même, qui a cependant réussi avec « *La Grande Illusion* » le parfait prototype du « message », déclare volontiers que le cinéma a cinquante ans de retard sur la littérature.



GUNNEL BROSTRÖM
Des épisodes de vérité

Quand il prétend décrire une société, explorer les ressorts psychologiques d'un personnage et se préoccuper de métaphysique, il peut ressembler à un instrument grossier.

Que dire alors de la construction de nouveaux théâtres ? On attend depuis soixante ans que quatre salles populaires soient construites à la périphérie de Paris. Les centres nationaux, Strasbourg excepté, n'ont pas de théâtre fixe, les théâtres municipaux tombent en ruine... M. Malraux caresse l'espoir d'amener les Finances à considérer comme investissements d'urbanisme la construction de salles de théâtre. Si l'on veut bien envisager la question d'un œil neuf, penser matériau moderne et non plus pierre et marbre, on s'aperçoit qu'un théâtre neuf ne coûte pas tellement cher : celui de Sassenage, récemment édifié, n'a coûté que 40 millions. Mais M. A. Pinay se laissera-t-il convaincre ? La situation du théâtre lyrique et dramatique en province a été longuement étudiée par le Syndicat français des acteurs, au cours de ces derniers mois. Un plan de réorganisation a été élaboré. Il ne prétend pas à la perfection, mais contient des suggestions intéressantes, surtout en ce qui touche à la collaboration artistique de l'Etat, des villes et des départements. Ce n'est pas un plan-miracle, mais un projet à application progressive, établi par des gens qui savent que la France n'a pas les moyens d'une grande politique artistique, mais qui affirment avec raison que le problème doit être traité à l'échelle du pays, et sans plus tarder. On aimerait savoir ce qu'en pense M. Malraux.

R. S.

« REVIVRE », groupement de solidarité pour les orphelins de la Résistance, reconnu d'utilité publique, assumant la charge de 710 enfants de résistants morts pour la France, organise le mercredi 22 avril à 21 heures, au Théâtre des Champs-Élysées, sous le patronage de M. André MALRAUX, ministre d'Etat, chargé de l'expansion culturelle, un récital de piano offert par ALAIN BERNHEIM. Œuvres de Haendel, Beethoven, Schumann, Liszt, Chopin. Places 500, 800, 1.000 fr. Location au théâtre et chez Durand.

Communiqué.

A paraître le 15 avril

JEAN BERANGER

INGMAR BERGMAN et ses FILMS

1 vol. - 200 pages - 40 illustrations 990 fr.

LE TERRAIN VAGUE - 23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS

LA PAGODE
57^{bis}, r. de Babylone - INV. 12-15

IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE

Samedis, dim., 14 h. 15, 17 h. 40, 21 h.,
Tous les lundis matinée à 15 h. 15

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE

Clients de province et de l'étranger

LOUEZ PAR CORRESPONDANCE

Ecrire : 8, rue Saulnier

L'EXPRESS. — 16 AVRIL 1959

à distraire, à intéresser, à émouvoir, à provoquer la réflexion, mais le meilleur des films reste, pour le moment, tragiquement élémentaire, superficiel, à côté du langage écrit. Non, Fellini n'est pas son Bernanos de l'écran ; Louis Malle n'est pas son Stendhal ; Vadim n'est pas son Maupassant ; Clouzot n'est pas son Marius ; René Clair n'est pas son Dostoevski.

Et Bergman n'est pas son Dos-
toievski.
Si ces hommes avaient maîtrisé le langage écrit comme ils maîtrisent le langage cinématographique, il eût été plus aisé de discerner leurs propres limites de celles de leur instrument : le cinéma.

Que le cinéma soit encore un instrument grossier d'introspection et de communication semble évident. Puis-
sent, mais grossier.

Est-ce une raison valable pour accueillir avec hauteur d'une part les efforts que font ceux qui le manient pour l'affiner, d'autre part les réactions de la masse du public, qui n'a pratiquement jamais été touchée par la grande littérature, et que le bon cinéma éveille à la réflexion, atteint par les sens, sinon par la tête, bou-
lverse parfois et enrichit sûrement ?

L'œuvre d'Ingmar Bergman en gé-
néral, et « Les Fraises sauvages » en particulier, s'inscrit très précisé-



ROSALIND RUSSELL
Elle est bien libre



JEAN GABIN
Il est trop libre

en puissant banquier, il est toujours Gabin, mais sa large carrure d'éleveur de bétail donne de la densité à des personnages qui sont tous comme lui des solides, des butés, des coriaces pas faciles à manier.

Peut-on imaginer Gabin clochard ? Le décidé, le volontaire, l'autoritaire clochard, en existe-t-il un seul sur les berges de la Seine qui marche d'un pas si rapide, si sûr ?

● Sursis pour un vivant

Il faut parler de « Sursis pour un vivant » (3) pour recommander de ne surtout pas s'y aventurer, même si l'on est amoureux transi de Dawn Addams, Henri Vidal ou Lino Ventura.

Une nouvelle d'André Maurois mal-traitée, des dialogues qui se bornent à « Vous venez, ma chérie ? » ou « Tiens, vous voilà ! », rarement plus longs. Une situation stagnante où rien ne se passe. C'est un film qui pêche par pen-sée, par parole, par action et par omission. Une faute, une très grande faute.

Reste encore « Le Fier Rebelle » (4). Dans le même cinéma, la semaine der-nière, était projeté « Le Fidèle Vaga-bond », de Walt Disney. On peut croire que le programme n'a pas changé. Il s'agit du même chien, du même che-val, du même enfant, des mêmes grands arbres. Si vous aimez les feuil-letons, la nature, la famille...

M. M.

(3) George-V, Max-Linder, Images.
(4) Avenue, Caméo, Lynx, Eldo-rado.

ment dans cette catégorie de films. À ce titre, il ne mérite, nous semble-t-il, ni les ricanements des intellec-tuels, ni l'enthousiasme délirant des cinéastes, lorsqu'ils confondent la forme et le fond. Mais ne prétendent-ils pas pour Ingmar Bergman plus que celui-ci ne prétend lui-même ?

F. G.

Michèle Manceaux
vous raconte :

● Le plus anticonfor-
miste des deux n'est pas
celui qu'on pense.

COMMENÇONS par le plus gai, et le plus gai cette semaine c'est cer-tainement « Ma Tante » (1), un film qui dure un peu trop longtemps, mais qui révèle un jeune metteur en scène américain, Morton Da Costa, réputé uniquement jusqu'ici pour ses mises en scène de théâtre. Tiré d'un livre de Patric Dennis : « Auntie Mame », qui fut un « best-seller », « Ma Tante » est un film brillant, spirituel dans la forme et satirique dans le fond, que

(1) Ermitage.

l'on voit avec un sourire satisfait, parce que, enfin, sous couvert d'extra-vagance, on y bannit tout puritanisme.

Rosalind Russell mène la mascarade. Couverte d'oripeaux, de chapeaux in-sensés, les doigts chargés de bagues et les poignets de bracelets, maniant comme un sabre un super fume-ciga-rette, elle est l'Américaine excentri-que, folingue et volubile. Un neveu orphelin lui tombe sur les bras, dont elle va faire l'éducation : envers et contre un tuteur en col dur, envers et contre les préjugés. De réception chi-noise en réception 1925, le petit Pa-triek est élevé dans une école yogi-naturaliste, mais, repris par son tuteur, il est placé dans un collège très riche, huppé, fiancé à une dinde très riche, promis à une honorable situation très ennuyeuse. In extremis, Auntie Mame le sauvera. Elle assène son coup aux faux humoristes, aux antisémites, aux conformistes, aux snobs et récupère le cœur un moment égaré de son ne-veu bien-aimé. Voilà l'histoire.

Elle est ponctuée d'énormes gags, de sièges qui se soulèvent, de dragons qui crachent le feu, de chevaux ré-calétraints (il paraît que le magasin des accessoires de la Warner Bros a été dévalisé pour ce film). Mais si Da Costa ne recule pas devant « les farces et attrapes », il sait aussi conduire ses scènes avec humour.

Les séquences du mariage de « Ma Tante », la chasse à courre, la pré-sentation de la belle-famille, autant de sketches parfaitement mis au point. Allez voir « Ma Tante », entourée de ses amants, nantie de sa secrétaire fille-mère. Ce n'est pas si courant dans le cinéma américain.

● Archimède le Clochard

« Archimède le Clochard » (2), éga-lement, est un personnage qui veut faire rire et qui se veut libre de tout conformisme. Le metteur en scène, Gilles Grangier, et Jean Gabin l'ont visiblement souhaité ainsi, mais avec tant d'insistance et tant d'efforts que cet anticonformisme est devenu, comme il arrive souvent, un autre conformisme. Le clochard, fort en gueule, pinard en poche, qui dame son pion à toute une cour des Mira-cles, et rêve de prison pour être en-core plus libre, sent l'affabulation à plein nez. Pas une seconde on n'y croit. Cela serait sans importance dans un climat poétique, mais Gilles Grangier n'est pas René Clair. Quant à Gabin, il a enfin trouvé un rôle qui ne lui va pas. Qu'il soit mécanicien de loco-motive ou paria maudit, qu'il se déguise en Maigret, en avocat corrompu, ou

(2) Balzac, Scala, Helder, Vi-vienne.

STUDIO
PUBLICIS
VENDOME

Ingmar Bergman
LES FRAISES
SAUVAGES
V.O.
son chef-d'œuvre
LE MONDE

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Dernières
TCHIN - TCHIN
Lot. par tél. LIT. 92-97

LE VIEUX COLOMBIER
LE CARTHAGINOIS
2^{DE RIRE}

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion
BOULE DE SUIF
M. PRESLE - ALFRED ADAM - LOUIS SALOU
de CHRISTIAN-JAQUE